

aujourd'hui, à côté du tombeau du naturaliste Pictet, une modeste pierre tumulaire¹ déjà cachée par les plantes rampantes. En écartant ces plantes, on peut lire, creusé dans la pierre, ce seul et grand mot : SPERO. — *J'espère!* Tel pourrait être aussi le dernier mot de ce livre : il en résumerait toute la philosophie religieuse.

Paris, 30 mai 1869.

1. Cette pierre simple et modeste, a été remplacée depuis par un monument élevé, sur lequel les titres scientifiques et mondains de l'illustre chimiste sont profondément gravés dans le marbre. Ce tombeau plus éclatant, et en apparence plus digne de la renommée de sir Humphry Davy, est peut-être moins en rapport avec le caractère de l'homme qui s'est éteint sur ce rivage. Non loin de là, la pierre tumulaire nue et abrupte du tombeau de Calvin a mieux gardé, au milieu de l'herbe silencieuse, la philosophie de la mort.

Janvier 1872.

PREMIER DIALOGUE

LA VISION

PREMIER DIALOGUE

LA VISION

Le Colisée ; les Ruines. Rome païenne et Rome chrétienne. Chutes des empires et métamorphoses de l'histoire. L'auteur, solitaire au milieu des ruines, est transporté en esprit vers les périodes anciennes de l'humanité. Principes du perfectionnement de la race humaine. Tableau du progrès historique. Nature de l'âme ; la vie terrestre devant la vie éternelle. Voyage extatique dans les planètes. Les habitants de Saturne. La Pluralité des mondes et la Pluralité des existences.

Les entretiens philosophiques qui commencent ici ont pour origine un voyage en Italie et un séjour à Rome. L'époque de ce voyage n'intéresse en rien les questions générales qui vont être discutées ; je dirai cependant que mon séjour à Rome date des années 1814 et 1818. J'y résidai pendant l'automne et l'hiver de ces deux périodes. La Ville éternelle était alors animée par une société nombreuse et variée ; ce qui, du reste, est depuis longtemps le caractère habituel de cette métropole du vieux monde chrétien. On y trouvait un certain nombre d'étrangers instruits,

et parmi eux des Anglais distingués, dont la résidence en cette cité avait une raison d'être plus importante qu'une simple paresse ou une vague curiosité.

Parmi ces compatriotes, je signalerai deux hommes d'une valeur particulière, avec lesquels je ne tardai pas à former une intimité affectuonnée, et qui m'accompagnèrent fréquemment dans les visites que je rendis aux monuments de la grandeur de l'ancienne Rome et aux chefs-d'œuvre de l'art antique ou moderne. Je désignerai l'un d'entre eux sous le nom d'Ambrosio. C'était un homme d'un goût bien cultivé, d'une haute érudition classique, et qui possédait de fortes connaissances historiques. Il appartenait du fond du cœur à l'Église romaine, mais il était d'une école libérale, et dans le siècle dernier aurait pu, par ses dispositions individuelles, être le secrétaire de Ganganelli¹. Ses vues sur la politique et la religion étaient larges; mais il penchait plutôt vers le pouvoir d'un seul magistrat

1. Clément XIV, né en 1705, élu pape en 1769, mort en 1774; pontife prudent et sage, auquel on doit, comme on sait, le bref *Dominus ac Redemptor* (21 juillet 1773), qui, à la demande de la France, de l'Espagne et de l'Autriche, supprima l'ordre des Jésuites. C. F.

que vers l'autorité de la démocratie et même de l'oligarchie. Il était, en un mot, catholique et royaliste.

Mon autre ami, que j'appellerai Onuphrio, était d'un caractère bien différent. Appartenant à l'aristocratie anglaise, il gardait quelques-uns des préjugés ordinairement attachés à la naissance et au rang; mais ses manières étaient douces, son caractère était excellent et disposé à la bienveillance. Son éducation ayant été faite en partie dans une université du nord de la Grande-Bretagne, il avait adopté, en matière de religion, des vues qui allaient même au delà de la tolérance, et pouvaient être regardées comme frisant le scepticisme. C'était un protestant indépendant, si je puis le qualifier ainsi. Pour un patricien, il était vraiment libéral dans ses opinions politiques. Son imagination était poétique et expansive; son goût éprouvé; son tact extrêmement délicat, si exquis même, qu'il approchait parfois d'une sorte de sensibilité morbide qui l'impressionnait des plus légers défauts, et le rendait très-sensible aux perfections inaperçues auxquelles le commun des mortels reste indifférent.

Un jour, vers le commencement d'octobre, et par une belle après-midi, je me fis conduire en

compagnie de ces deux amis au Colisée, monument que je ne pouvais me lasser de contempler. Lorsque nous nous trouvâmes au milieu de ces vestiges du passé, nous échangeâmes entre nous les idées diverses qu'ils nous inspiraient. Bientôt une conversation toute spéciale s'établit sur ce sujet. C'est elle que je vais rapporter tout d'abord.

« Quelle impression descend de ces ruines ! disait le noble patricien Onuphrio ; quelle idée elles nous inspirent sur la puissance oubliée des Romains d'autrefois ! quelle magnificence de dessein, quelle grandeur d'exécution ! Si nous ne possédions pas les documents historiques qui nous font connaître la période pendant laquelle cet édifice fut élevé, et le but pour lequel on l'imagina, on croirait voir l'œuvre d'une race de géants, quelque chose comme la salle de conseil de ces Titans que l'on raconte avoir combattu contre les dieux de la mythologie païenne ! Le volume des masses de travertin¹ dont il est com-

1. Le travertin est une pierre de la densité du marbre, que l'on trouve surtout en Italie, et qui a servi à la construction d'un grand nombre d'édifices romains. L'auteur expliquera sa formation géologique, en même temps que celle des autres bancs de pierre, au troisième Dialogue de cet ouvrage. C. F.

posé est en harmonie avec l'immensité de l'édifice. A l'aspect de tels vestiges, comment s'étonner qu'un peuple qui construisit de tels ouvrages pour ses plaisirs et ses jeux de chaque jour ait eu en sa possession la force, l'infatigable énergie et la persévérance suffisantes pour le rendre capable de la conquête du monde ? Les Romains paraissent toujours avoir formé leurs plans et établi leurs combinaisons comme si leur puissance eût dû être hors de l'atteinte des événements, indépendante de l'influence du temps, et fondée pour une durée sans limites — pour l'éternité ! »

A ces idées, à ce retour de la pensée vers la puissance romaine, Ambrosio répliqua dans les termes suivants : « L'aspect de ce merveilleux monceau de ruines est si pittoresque, qu'il est impossible de regretter son état de décadence. A cette époque de l'année, les teintes de la végétation sont en harmonie avec celles de ces épaisses murailles démantelées. Comme tout le paysage s'accorde dans ce même ton ! Les restes du palais des Césars et des salles dorées de Néron apparaissent là-bas dans le lointain. On croirait que leurs tours grises et écroulées, et que ces arches antiques couvertes de mousses sont soutenues par une végétation en décadence elle-même. Là, rien

ne marque l'existence de la vie, si ce n'est les quelques pieux dévots, qui errent de station en station dans cette arène, s'agenouillant devant la croix, et démontrant à notre siècle le triomphe d'une religion qui subit en ce même lieu, dans la première période de son existence, l'une de ses plus sévères persécutions, et qui cependant a étendu, depuis, sa protection sur ce qui reste de cet édifice au milieu duquel on essaya de l'étouffer dès sa naissance. Sans l'influence du christianisme, en effet, ces ruines majestueuses eussent été renversées dans la poussière. Après avoir vu piller leurs plombs et leurs fers par les barbares, Goths et Vandales, et leurs pierres même volées par les princes romains (les Barberini), elles doivent ce qui reste de leurs reliques à l'influence sanctifiante de cette foi qui a préservé pour le monde tout ce qui en était digne; foi sublime à laquelle nous devons non-seulement les arts et la littérature, mais encore les vertus qui constituent la nature progressive de l'intelligence, et ces institutions qui ont créé dans la civilisation chrétienne la condition morale du bonheur en ce monde et l'espérance d'une immortalité heureuse dans l'autre.

« Appartenant à la foi de Rome, je puis ajouter

que la conservation de ce monument, par l'effet sacré de quelques croix plantées çà et là, est en quelque sorte miraculeuse. Quel contraste l'état actuel de cet édifice, joint à nos sentiments religieux devant Rome, et à nos ferventes espérances, n'offre-t-il pas avec son ancienne destination, lorsqu'il servait à exhiber au peuple romain la destruction des hommes par des bêtes sauvages, ou par des hommes plus féroces encore; lorsque ce vaste amphithéâtre avait pour mission de donner à l'instinct de la cruauté une horrible jouissance, fondée sur une convoitise plus détestable encore, celle de la domination universelle! Et qui aurait supposé, au temps de Titus, que cette foi, méprisée dans son humble origine, et persécutée à cause de l'obscurité supposée de son fondateur et à cause de ses principes, élèverait un jour un dôme à la mémoire de l'un de ses plus humbles apôtres, dôme plus glorieux que tous ceux qui furent créés dans l'ancien monde à la gloire de Jupiter et d'Apollon; que cette foi préserverait même les ruines des temples des divinités païennes; qu'elle éclaterait dans la splendeur et la majesté, consacrant la vérité parmi les monuments de l'erreur, faisant servir les idoles de la superstition romaine au but le plus sacré, et éle-

vant une brillante et permanente lumière dans la nuit sombre et sans étoiles qui suivit la destruction du vaste empire ! »

Après ces paroles catholiques, Onuphrio, qui avait parlé le premier, voulut reprendre ses impressions plus indépendantes. « Mes vues sur le sujet, dit-il, sont moins élevées que celles dont notre ami Ambrosio vient de nous donner l'éloquente expression. La conservation de ces ruines peut être due en partie aux causes qui viennent d'être décrites; mais ces causes n'ont commencé à opérer que récemment, et le monde romain tombait en ruine avant l'établissement du christianisme à Rome. Sentant différemment sur ces sortes de sujets, j'admire cette vénérable ruine plutôt comme une archive de la destruction du pouvoir du plus grand peuple qui exista jamais, que comme une preuve du triomphe du christianisme; et je me laisse emporter par une prévision mélancolique vers l'époque où même ce magnifique dôme de Saint-Pierre sera dans un état semblable à celui de ce Colisée; où ses ruines seront peut-être aussi protégées par la sainte influence de quelque foi nouvelle et inconnue; où peut-être la statue de Jupiter, qui à présent reçoit le baiser des dévots qui voient en elle l'image de saint Pierre,

sera consacrée à un autre usage : la personnification d'un saint ou d'un dieu de l'avenir; vers l'époque, enfin, où les monuments de la magnificence pontificale seront ensevelis sous la même poussière qui voile aujourd'hui le tombeau des Césars !

« Telle est, je l'avoue avec regret, continua-t-il, l'histoire générale de toutes les œuvres et des institutions appartenant à l'humanité. Elles s'élèvent, fleurissent, se penchent, et tombent; et la période de leur déclin est généralement proportionnée à celle de leur élévation. Dans la Thèbes et la Memphis d'autrefois, le génie particulier du peuple a sculpté sa grandeur sur des monuments qui nous permettent de juger de leurs arts, mais qui ne nous laissent pas saisir la nature de leurs superstitions. De Babylone et de Troie les vestiges sont presque entièrement évanouis, et ce que nous connaissons de ces célèbres cités dérive de leurs annales littéraires. Nous contemplons l'ancienne Grèce et l'ancienne Rome dans les restes clair-semés de leurs monuments, et le temps viendra où la Rome moderne sera ce qu'est maintenant l'ancienne.

« L'ancienne Rome et l'ancienne Athènes descendront au néant de Tyr et de Carthage; on ne reconnaîtra plus leur emplacement que par la

poussière ou le sable coloré du désert, renfermant des débris de briques et de verres, lavés peut-être par la vague d'une mer orageuse. Je pourrais poursuivre ces horizons, et montrer que le bois de la croix comme le bronze de la statue tombent aussi vite que s'ils n'avaient pas été sanctifiés; et je pense qu'il serait facile de prouver que leur influence tout imaginaire devient nulle et sans effet appréciable lorsqu'on la place en face de l'infini des temps, ou même seulement du cours des âges. Le résultat est le même, que la foi soit celle d'Osiris, de Jupiter, de Jéhovah ou de Jésus. »

Cette manifestation indépendante ne pouvait guère être du goût du très-chrétien Ambrosio. Aussi celui-ci répliqua-t-il aussitôt (sa physionomie te le ton de sa voix laissant paraître quelque émotion) : « Je ne pense pas, Onuphrio, que vous examiniez cette question avec votre sagacité et votre finesse accoutumées. Je ne vous ai jamais entendu traiter des sujets de religion sans éprouver une véritable peine (et j'ajouterai un sentiment de regret) que vous n'ayez pas appliqué votre puissante intelligence à un examen plus attentif et plus exact des preuves de la religion révélée. Vous auriez vu alors, dans le berceau, le progrès, l'élévation,

le déclin et la chute des empires de l'antiquité, des témoignages que leur but définitif s'absorbait dans le plan de la rédemption de l'homme; vous auriez trouvé des prophéties qui ont été pleinement vérifiées. La fondation ou la ruine d'un royaume, qui paraissent être de si grands événements dans l'histoire civile, deviennent insignifiantes dans l'histoire de l'homme au point de vue de ses institutions religieuses; vous auriez observé que l'établissement du culte d'un seul Dieu chez un peuple méprisé et condamné est le point le plus important des archives du monde primitif; vous auriez enfin constaté que le christianisme s'élève naturellement du judaïsme, et que les doctrines du paganisme préparèrent le triomphe et l'établissement final d'une croyance adaptée à l'état le plus éclairé de l'esprit humain, ainsi qu'à chaque climat et à chaque peuple. »

A cet appel animé d'Ambrosio, son interlocuteur répliqua sur le ton le plus tranquille du monde et avec le flegme devenu classique d'un philosophe de sa race : « Vous vous méprenez à mon égard, mon cher ami, si vous me considérez comme hostile au christianisme. Je ne suis ni de l'école des encyclopédistes français, ni de celle des athées anglais. Je considère la religion comme es-

sentielle à l'homme, et comme appartenant au caractère de l'esprit humain de la même façon que l'instinct appartient au règne animal; c'est un flambeau de révélation, si vous voulez, que l'homme a reçu pour le guider parmi l'obscurité de cette vie, et pour garder vivante son inextinguible espérance d'immortalité. Mais pardonnez-moi si je considère cet instinct comme également utile dans ses différentes formes, et comme nécessairement divin, quels que soient le milieu, les nuages, les passions ou les préjugés à travers lesquels il passe. Je le révère dans les disciples de Brahma aussi bien que chez les Musulmans, et je m'étonne de toutes les variétés de formes qu'il revêt dans le monde chrétien. Vous ne devez pas me blâmer de ne pas admettre l'infaillibilité de votre Église, car je fus élevé par des parents protestants, attachés aux doctrines de Calvin. »

Je vis la physionomie d'Ambrosio s'échauffer à cette profession de foi particulière; il parut méditer une réponse sévère. J'essayai vite de ramener la conversation au sujet du Colisée, qui l'avait commencée. « Ces ruines, dis-je, que vous avez tous deux observées, sont pleines d'éloquence; néanmoins, lorsque je les vis pour la première

fois, elles produisirent un effet beaucoup plus puissant qu'aujourd'hui sur mon imagination. Était-ce le charme de la nouveauté? mon esprit était-il plus impressionnable? ou les circonstances sous l'influence desquelles je les contemplai étaient-elles extraordinaires? c'est ce que j'ignore. Mais il est probable que toutes ces causes agirent en même temps sur mon âme. Ce tableau ne sortira jamais de ma pensée, et je demande la permission de vous le retracer.

« C'était vers la fin de mai, par une belle et tranquille soirée; les derniers rayons du soleil s'éteignaient dans le ciel occidental, et les premières clartés de la lune s'allumaient à l'orient; de brillantes teintes orangées se répandaient sur les ruines, et, comme si elles eussent été illuminées, les neiges qui blanchissaient encore les Apennins lointains restaient visibles des hauteurs de l'amphithéâtre. Dans ce foyer de couleurs, la verdure du printemps déjà avancé adoucissait les teintes grises et jaunâtres des pierres ruinées, et comme les clartés s'affaiblissaient graduellement, les masses s'agrandirent et devinrent gigantesques. Lorsque le crépuscule se fut tout à fait évanoui, le contraste de la lumière et de l'ombre à travers les rayons de la pleine lune et

sous un ciel de brillant saphir, mais si fortement illuminé que Jupiter seul et quelques étoiles de première grandeur étaient visibles ; ce contraste, dis-je, donna à la scène une solennité et une magnificence dignes d'éveiller au plus haut degré cette émotion que l'on appelle si justement le sentiment du sublime. La beauté et l'immutabilité des cieux et la grande loi de conservation qui caractérise le système du monde, les œuvres de l'architecte divin et éternel, étaient magnifiquement opposées aux œuvres périssables et mortelles de l'homme en son état le plus actif et le plus puissant. En ce moment, la condition des êtres les plus éminents de la terre m'apparut si humble, leur réunion si éphémère, l'espace qu'ils occupent si infiniment petit et le temps au sein duquel ils agissent si court, que je ne pus m'empêcher de comparer les générations et les effets du génie et de la puissance humaine aux essaims de lucioles et de mouches phosphorescentes qui dansaient autour de moi, me paraissaient voltiger étincelantes dans l'ombre et l'obscurité des ruines, et disparaissaient lorsqu'elles s'élevaient au-dessus de l'horizon, leur faible clarté étant perdue et presque obscurcie dans les rayons lunaires qui remplissaient l'espace.

— Votre changement de conversation ne m'est pas désagréable, répliqua Onuphrio. Vous nous avez rappelé d'intéressants souvenirs, et vous avez sincèrement exprimé des sentiments solennels quoique humiliants. En de telles heures, en de telles scènes, il est impossible de n'être pas frappé du néant de la gloire humaine et de nos œuvres transitoires. Ce monument, l'un des plus grands qui se dressent à la surface de la terre, fut élevé par un peuple, alors maître du monde, il y a à peine dix-sept siècles. Dans quelques siècles il sera réduit en poussière. De tous les témoignages de la vanité ou du pouvoir de l'homme, qu'ils aient été élevés pour immortaliser son nom ou pour renfermer ses restes ignorés, nul ne saurait revendiquer une durée supérieure à celle d'une centaine de générations ; et il suffit, par exemple, de multiplier par cent la durée de la vie humaine, pour que les vestiges d'un village et les tombeaux d'un vieux cimetière soient une image fidèle de la mort des nations elles-mêmes. »

Ambrosio, auquel l'entretien paraissait importun, nous rappela l'engagement qu'il avait reçu de passer la soirée chez une dame célèbre, et proposa d'appeler la voiture. Le soleil venait de se coucher ; le spectacle silencieux qui m'envi-

ronnait et mes propres souvenirs me suggéraient des réflexions qui me disposaient peu à la société. Je les priaï de garder leur engagement, j'ajoutai que j'avais l'intention de passer une heure dans la solitude des ruines et leur recommandai seulement de me renvoyer la voiture. Ils me laissèrent en faisant des vœux pour que ma fantaisie poétique et mélancolique ne dégénérât pas en un bon rhume, et en me souhaitant la compagnie de quelques-uns des spectres des vieux Romains.

Quand je fus seul, je m'assis, à la clarté de la lune, sur l'une des marches conduisant aux sièges que l'on suppose avoir été les places des patriciens lorsqu'ils venaient assister aux jeux publics du Colisée. La série d'idées à laquelle je m'étais abandonné avant que mes amis m'eussent quitté, poursuivit son cours, avec une énergie et une lucidité que le silence et la solitude de la scène augmentèrent encore. La pleine lune, qui agit toujours, selon moi, avec une influence particulière sur ces sortes de sentiments, leur donna ce genre de bizarrerie et de vague sensation que je suppose caractériser dans tous les temps le vrai tempérament poétique.

... Il faut qu'il en soit ainsi, pensais-je en moi-

même; aucune cité nouvelle ne s'élèvera plus sur les doubles ruines de celle-ci; aucun nouvel empire ne sera fondé sur ces débris gigantesques de la gloire des anciens Romains. Le monde, comme l'individu, fleurit dans la jeunesse, s'élève dans la force de l'âge, et tombe avec la vieillesse dans la décadence; et les ruines d'un empire ressemblent aux formes décrépites d'un individu, avec cette différence que ces ruines gardent de plus quelques restes de beauté dont la nature les gratifie. Le soleil de la civilisation s'est élevé à l'orient, s'est avancé vers l'ouest, et plane maintenant à son méridien. Il est probable que dans quelques siècles on le verra descendre derrière l'horizon du côté du nouveau monde; l'obscurité couvrira les régions qui furent illuminées par une brillante lumière; des déserts de sable succéderont aux cités populeuses, et là où resplendissent des sillons dorés d'épis lourds et des prairies verdoyantes où paissent de riches troupeaux, on verra s'étendre des marécages solitaires.

C'étaient des images de cette nature que mon imagination évoquait. — Le temps qui purifie et pour ainsi dire sanctifie la pensée, me disais-je, détruit et entraîne le corps dans une entière dé-